

JE VIENS DE GAGNER QUELQUES FRANCS. Mon premier salaire. J'ai à peine treize ans, j'achète un livre. De là-haut, de la petite pièce du grenier, j'ai entendu tes pas. Depuis quelques minutes, dans la maison, tu me cherches.

Maintenant tu es face à moi. Je tiens un livre. Un grand format. Un numéro de la collection « Tout l'œuvre peint ». Je devine ton sentiment. Calmement tu me cherches.

La peinture je ne la vois que sur les boîtes de confiserie. C'est une vraie belle chose. En 1973 on emporte avec nous une image de l'appartement jusqu'à notre maison, dans l'Oise. Un déménagement de quinze kilomètres. Un hameau, et on plonge dans la solitude d'un siècle qui se vit sans nous. À ce moment, sur le mur de notre chambre, dominant la cheminée, une jeune fille parmi les

fleurs tourne son visage radieux et chaud vers ma sœur et moi. Auguste Renoir a ainsi peint l'amour. Celui pour sa fille. Belle, heureuse, aux cheveux ondoyants, elle insuffle vers lui une douceur que ne peut susciter le regard de notre père sur nous.

Tu as souri, comme apaisée de m'avoir trouvée, me demandant de ne pas rester si seule. Ton frère aimait lire et s'isolait de la sorte. La légende dit qu'il est mort sans bruit, un livre à la main. Craignais-tu une telle fin pour moi ?

– Je lis un livre.

Cette phrase, je te la dis dans ta langue. Quant au mot peinture, ta culture l'ignore. Je te dis en berbère, *Argbigb thakthab fla peinture*.

Tu t'approches de moi et je te montre des images.

– *Helghenth*, me dis-tu.

Tu ne vois pas qu'elles ne sont qu'une. Toutes malades, me dis-tu. C'est pourtant le même visage qui est peint sur ces portraits. Celui de Jeanne Hébertune la compagne du peintre. Tu la trouves pâle. À la mort de son être aimé, elle s'est tuée. Jetée par la fenêtre un bébé dans le ventre. Rue Amyot, lit-on dans le livre.

– *Themuth*.

Elle est morte. Toujours dans ta langue.

Je te montre une autre femme. Le seul visage étranger.

Une brune au chapeau noir, *La Juive*.

Tu me dis, son visage est imprégné de suie.

– *Akathoumiss éoudbéegh*.

Ce qui signifie aussi, surface dure marquée par le temps.

Les épaisses couches de peinture exhument de l'ombre des lèvres rouges à peine ouvertes, une peau couverte d'une poussière grise, des yeux vagues marqués au charbon et des cheveux noirs sous un chapeau brun fait pour le dehors. Ce n'est pas une passante, elle est posée dans un vide. Pour te provoquer je te dis :

– *Thskar*.

Elle est saoule. À ce mot tu me dis qu'il n'est pas bon pour moi de regarder de telles femmes.

– *Nequente bnadem*.

Elles tuent les êtres. Elles les découragent, me dis-tu avant de te retirer.

Ta méfiance envers ce qui est étranger à ta culture m'imprègne de moins en moins. Toutes tes considérations, ces interdits, je n'en veux pas. Je ne peux pas. Ce dont je suis privée, je le cherche. Dans tous les recoins, je cherche. Et c'est sans le vouloir que tu m'as ouvert un premier chemin vers la liberté.

Le visage de Jeanne Hébertune, son regard bleu de vide, sa tristesse, son demi-sommeil de survie, je l'aime pour ce qu'il retient à sa surface, un monde éteint malgré sa lumière. Inconscience ou pas de l'éditeur quant au choix des images, cohérence du peintre avec son modèle, Jeanne Hébertune me dit le visage de l'étrangère. La Juive. Et si la peinture colle un masque de vie à cette femme, c'est que sa vie elle-même a disparu. Cette femme s'est suicidée.

Je n'ignore plus à ce moment la résonance du mot Juif, je l'ai saisie seule. En apprenant ce qu'est l'Europe sur elle j'acquis ma première déception.

L'image, ce mot que je ne peux te traduire et que ta langue néglige dans toutes ses significations, préoccupe ma vie et tu t'en inquiètes. Contre elle, tu me mets en garde. Tes craintes soulèvent en moi une curiosité malade dont tu ignores l'origine et les raisons. Pour l'image, j'ai défié mon père. J'ai voulu comme lui la télévision. Un jour, je l'ai voulue au-delà du strict journal enfin autorisé. Voir en sa présence le défilé des publicités et pourquoi pas les fictions du soir. Fin des informations, je prends la main de ma sœur, je la retiens, on reste. Arrive ce qui doit arriver. La femme nue. Celle du savon Cadum. Le Dove de

l'époque. On ne voit que son ventre, l'eau qui ruisselle, la mousse qui s'anime, peut-être un sein, elle tient un enfant, nu pareillement, je rougis en moi, je tiens la main encore, je ne bouge pas. Mon père stupéfié me fixe. Je vais au scandale. Je ne cède pas, je ne baisse pas les yeux.

– *Afriyi ssiagui. Afriyi ssiagui, athakabbith.*

Sors d'ici. Sors d'ici, tu n'es qu'une pute, me dit-il.

Je refuse. *Effagh, fagh !* Sors, sors ! Je me crispe, je me tais, je garde le silence, je puise du courage, je ne lâche pas l'écran. Et toi, tu as un choc. Ta fille vient de bafouer l'honneur d'un homme.

– *Del felam.*

Déshonneur sur toi, me dis-tu.

Je comprends par ces mots que tu me reproches de me découvrir, de signifier un désir. Je n'ai pas le sentiment de m'être dévêtue et je te dis, Je reste ! Je reste comme lui dans cette pièce !

J'ai à peine douze ans et je te dis pour qu'il l'entende, C'est à celui qui est gêné de partir. Qu'il parte, qu'il quitte la pièce ! Je tiens de toutes mes forces la main de ma sœur et je lui demande de ne pas céder, de tenir, de rester comme moi assise, lui infligeant un outrage qui la tétanise. Elle a vingt ans. C'est une oubliée. Une bombe à retardement.